

Coup de coeur

Cinémarathon allemand

Die Zweite Heimat

Michel Coulombe

Volume 13, numéro 2, printemps 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33909ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Coulombe, M. (1994). Compte rendu de [Coup de coeur : cinémarathon allemand / *Die Zweite Heimat*]. *Ciné-Bulles*, 13(2), 27–28.

Cinémamarathon allemand

par Michel Coulombe

Le cinéma a ses conventions. Celle, par exemple, qui veut qu'un film dure une heure trente, tout au plus le double s'il s'agit d'un film événement, d'un de ces morceaux de bravoure à la **Germinal**, dans le pire des cas, ou à la **Schindler's List**, dans le meilleur. À peu près tous ceux qui tournent des longs métrages respectent cette règle tacite dont on ne saurait trop dire si elle doit davantage au seuil de tolérance présumé du spectateur moyen, aux cases horaires rigides des télédiffuseurs ou à une volonté de maximisation des profits des exploitants de salles.

Les films-marathons d'Edgar Reitz, certes financés en très large partie par des télévisions, n'en paraissent que plus surprenants. Le premier **Heimat**, que présentait le Festival international du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal en 1984, durait plus de 15 heures. Le suivant, qui n'en constitue pas la suite, plutôt le complément, la **Seconde Patrie: chronique d'une génération (Die Zweite Heimat)**, en dure près de 26. Son tournage s'est échelonné sur 552 jours. Visiblement, les réalisateurs allemands ne sont pas rebutés par les longues durées. Qu'on se souvienne seulement de **Hitler, un film d'Allemagne** de Hans Jürgen Syberberg et de **Berlin Alexanderplatz** de Rainer Werner Fassbinder. La machine promotionnelle annonce le plus long film de l'histoire du cinéma commercial (formule habile qui permet de contourner l'étiquette «expérimentale») et évoque un genre nouveau, le film-roman. Elle pourrait tout aussi bien affirmer qu'il s'agit du feuilleton le plus cinématographique qu'on puisse imaginer. Car c'est selon. On ose à peine imaginer la durée d'un troisième **Heimat**...

L'œuvre atypique de Reitz a tout ce qu'il faut pour faire rêver les champions fatigués du cinéma d'auteur européen. Ainsi le budget de ce **Heimat II** est-il de 26 millions de dollars. Beaucoup, dira-t-on pour une

production européenne, très peu pour une saga historique d'une telle durée. Wim Wenders a déjà fait moins pour à peu près le même prix. Mais la véritable audace de ce film se trouve plutôt dans le projet même du réalisateur: y faire entrer l'Allemagne des années 60, du moins telle que vécue par des jeunes dans la vingtaine. On pense naturellement à un film de Jean-Claude Labrecque, les **Années de rêves**, qui revisitait, à la suite des **Vautours**, le Québec des années 60, de la Révolution tranquille à la Crise d'Octobre. En moins de deux heures.

Reitz greffe son portrait désenchanté d'une décennie fulgurante — les *sixties* dirait-on dans l'Hexagone — à celui d'un groupe d'artistes qui se rencontrent à l'université, vivent les uns sur les autres, partagent amour et amitié, puis se détachent de leur famille d'adoption pour s'affirmer et faire carrière. Tout ça sur fond de drogues et de libération sexuelle, de terrorisme et de militantisme déçu, de Conquête de l'espace et d'héritage nazi à travers l'Allemagne moderne mais surtout à Munich, la seconde patrie.

Au centre de ce tableau d'une époque et d'une génération agitées, de ce portrait de groupe avec drame, on trouve Hermann Simon, le fils cadet de la famille qui était au cœur de **Heimat**. Hermann qui part pour la ville en faisant trois vœux: ne jamais revenir dans son village, ne jamais être amoureux et se consacrer entièrement à sa musique. Autant dire que ce portrait est d'abord celui d'une triple défaite, celui des idéaux bafoués, miroir d'un pays prospère mais fragile où l'utopie a vite cédé le pas à la politique. Reitz le sait, lui qui, comme son personnage principal, est né dans le Hunsrück, vit à Munich et pratique un métier artistique.

Les films-fleuves de Reitz ne se distinguent pas seulement par leur durée exceptionnelle. Ils proposent un curieux assemblage de noir et blanc et de couleur, combinaison aussi étrange que fascinante, dont la fonction serait de garantir l'attention soutenue du spectateur. Pas de noir et blanc pour le passé et de couleur pour le rêve, plutôt, selon une tout autre convention, du noir et blanc pour les séquences diurnes et de la couleur pour la nuit. Et encore, ce n'est pas systématique. Il faut voir l'habileté avec laquelle le réalisateur, mieux encore que dans **Heimat**, glisse de la couleur au noir et blanc et vice-versa comme s'il souhaitait surprendre le spectateur, faire illusion. On pense notamment à Alfred Hitchcock qui, avec **The Rope**, voulait donner l'impression que le film était tourné en un seul plan. Mentir certes, mais avec style.

Die Zweite Heimat
(la *Seconde patrie* :
chronique d'une génération)

35 mm / n. et b. et coul. /
1532 min (26 heures) /
1992 / fict. / Allemagne / v.o.
allemande avec s.-t. anglais

Réal.: Edgar Reitz et Robert
Busch
Scén.: Edgar Reitz
Image: Gernot Roll, Gerhard
Vandenberg et Christian
Reitz
Mont.: Suzanne Hartmann
Mus.: Nikos Mamangakis
Prod.: Edgar Reitz
Filmproduktion GmbH,
Munich
Dist.: Cinepool, Munich
Int.: Henry Arnold, Salome
Kammer

Anke Sevenich (Schnüsschen), Henry Arnold (Hermann Simon) et Franziska Traub (Renate Zeineweber) dans *Die Zweite Heimat*



S'il lui emprunte le format et le découpage en tranches plus ou moins égales de deux heures, **la Seconde Patrie: chronique d'une génération** n'emprunte pas tous les ingrédients d'une série télé. Entre autres parce que la plupart des films de la série, qui respecte la chronologie des événements mais pas toujours la vérité historique (Joris Ivens mort dans les années 60!), sont construits autour d'un personnage, jamais le même. Malgré cette particularité, Hermann demeure au centre de ce récit, Hermann qui aime Clarissa, l'interprète de sa musique, mais épouse Schnüsschen, la jeune femme de son village. Hermann qui, comme tous les personnages de ce long film pas du tout tranquille, prend sa place dans l'histoire en même temps qu'il en est le témoin.

Peut-être est-ce pour insister sur le malaise qui s'installe chez cette génération que le scénariste et réalisateur, plus grave que léger, fait connaître un sort tragique à plusieurs de ses jeunes personnages. Peut-être est-ce pour forcer au bilan et mettre au jour l'impasse dans laquelle se trouve son pays qu'il ramène, dans le dernier épisode, Hermann dans son village natal, dix ans après son départ. À Schabbach, la première patrie, où il s'installe pour apprendre à attendre, donnant à la série une finale presque rassurante.

Le premier **Heimat** avait fait événement à Montréal. La nouvelle série, présentée dans plusieurs pays depuis sa première à la Mostra de Venise en 1992, n'a toutefois que très peu intéressé les médias et le public québécois. Pourtant, elle était lancée, comme la précédente, dans le cadre du Festival international

du nouveau cinéma et de la vidéo de Montréal. Faut-il regretter la cinéphilie d'antan, qu'auraient balayé les années 90, ou en déduire qu'on ne peut servir deux fois une même recette lorsque le chef n'est pas américain? Ou faut-il rappeler à la direction du Festival — qui semble l'avoir oublié — ce qui a fait le succès de **Heimat** en 1984, un horaire de projection qui encourageait les spectateurs, de pause en repas, à communier à une expérience fascinante avec leurs semblables. En 1993, on a fait bien peu de cas de la convivialité, bombardant les films à toutes les 15 minutes, respire qui pourra, et prenant bien soin de les répartir sur une dizaine de jours, comme si on cherchait à égarer le dernier quartier de résistants. Ce qu'on appelle simplement un ratage. **la Seconde Patrie: chronique d'une génération** mérite mieux que cela. Certes, l'œuvre, d'une longueur inhabituelle, est moins émouvante que la précédente saga, peut-être parce qu'une famille constitue un noyau de personnages plus attachant, plus solide qu'un groupe d'artistes individualistes, ou parce que l'image d'un pays qui se noie dans le nazisme trouble davantage que celle de survivants en quête de leur identité.

On se prend à rêver d'une série semblable qui collerait à notre propre histoire, sans se visser à la carrière d'une figure politique. En attendant, on peut toujours espérer que l'une de nos télévisions mette de côté une vingtaine d'épisodes d'une quelconque série américaine (le choix est vaste) pour présenter, enfin, les derniers films de Reitz. Les spectateurs y découvriront une œuvre forte et stimulante, interprétée par des acteurs peu expérimentés, pour la plupart musiciens, mais remarquables. Pareille découverte n'est jamais vaine. ■